

Vincent Godefroid

Tombe eau

Roman



Vincent Godefroid

Tombe eau

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4496-7

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*– Il y a un chant chez nous qui dit que
tant que l'on pense à une personne, elle
ne meurt jamais, alors pense à lui et pas à
ton chagrin.*

Marc Leroy
Vous revoir
Ed. Robert Laffont

1

– La seule solution, c'était de l'écraser dans le cendrier¹. Sans l'allumer... Ecraser, est-ce parfois une solution ? Le cendrier... Tu es poussière.

Il était depuis longtemps devant elle, brûlait d'envie de lui parler, de la caresser longuement avec des mots tantôt durs, tantôt sévères, tantôt amers, toujours tendres. L'agressivité bloque. Il le savait. Par la tendresse, tout peut être dit. Elle est effleurement. Frisson. Quand on la reçoit, elle se sent à fleur de peau. Parfois aussi, elle éveille. Elle provoque l'envie de s'ouvrir pour recevoir. Ces mots-là pénètrent, glissent, adoucissent, apprêtent en surface d'abord, en profondeur ensuite. Jusqu'à atteindre le centre de gravité ? Peut-être. Tout dépend de celui dont nous parlons. Ce que nous croyons.

Depuis longtemps, quelque chose le retenait. Les mots se bouscullaient en lui. Tout... La sève des maux, celle qu'ils provoquent, montaient en lui jusqu'à...

¹ Claire Michault

Il veut parler. Il veut lui parler. Elle reste froide malgré cette envie. Pourra-t-il ?

Elle reste froide. Il se raidit. Elle se détend. Il ne sait pas.

Du granit. Petit. Du granit quand même.

Le vent s'étend, rafraîchit, bouscule. Il ne sait plus où il en est. Elle, oui. Si elle sait encore quelque chose. Elle n'a pas le choix. Ne l'a plus. Elle est loin. Rangée. Elle est si près, pourtant. Dans quel état ?

Il est furieux. Le sait-elle ? Bien qu'il s'exprime, il ne parle pas. Attend-elle des mots ? Les peut-elle entendre ? On s'exprime toujours. Bien plus en se taisant qu'autrement. Pourtant, ce sont toujours les mots qui décrivent, ferment l'imagination de l'autre.

Là-bas...

Si loin si près. Tout contre, dans sa peau. En lui. Le voilà qui s'érige. Il se sait en elle. Dans sa tête. Si tête il y a encore. Si pensées se peuvent toujours.

Si communication reste possible, alors relation aussi. Amour, haine, désaccords, réunions, unité, distorsion, retrouvailles. Une échelle avec des marches au-dessus du niveau, d'autres au-dessous.

Il aime manger. Grillade grecque en médaillon, scampis à l'ail, rôti au vin, spaghetti nonna, spagh'art... Il n'aime pas cuisiner.

Elle aimait... Qu'aime-t-elle aujourd'hui ? Aime-t-elle encore ?

La pierre ne dit rien, n'exprime, ne dessine rien. Pourtant, elle est un minéral. Elle s'est construite par la poussière, les cellules microscopiques. Elle s'est faite bloc. En connaîtra-t-on un jour les pensées, les raisons d'être comme cela ? Connaîtra-t-on les motifs de son choix ?

– J’aimerais te dire...

Pourquoi ne le dit-il pas, alors ? Pourquoi introduit-il ses propos, ce qu’il veut lui dire ? Qu’il le dise, non ?

Il doit parler. Il le sait. Il ne perçoit aucun autre moyen de s’adresser à elle. Plus aucun. Peut-être qu’en parlant... Il sait aussi que la pierre ne bougera pas. En aucun cas. Est-elle capable d’émotion ?

Qu’il parle !

Plus de sentiments, en tout cas. Plus rien de social. Uniquement du personnel... En soi. Pour soi. Pour l’autre seul. Pas les autres : l’autre qui est toujours une partie de soi lorsqu’une relation existe. Le cas par cas.

Les sentiments sont commerce. Puisqu’ils se vendent, ils s’achètent. Parfois, ils sont même prostitution. Consciemment ou inconsciemment. Intéressés.

La pierre est placée, glacée, fixée, inamovible par elle-même. De son propre chef. Immuable, en plus. Invariable ? Par elle-même, oui. Sinon, elle est invariante. Quelqu’un d’autre peut en modifier la forme. Elle devient invariable dans son nouvel état.

Ces pensées le ramollissent. Son érection décroît tandis qu’elle s’assèche, elle. Plus moyen. La rencontre ne peut plus avoir lieu. Une autre fois, peut-être. Sans doute. Il ne sait pas. Sûrement. Il le souhaite.

Il devient environnement de la tombe. Mur extérieur. Démarcation du lieu. Le cimetière s’élargit lorsqu’il prend de la distance. Sans bouger, elle le suit. Elle est en lui.

Les allées sont couvertes de graviers. Des pierres concassées dès la sortie de la carrière. Les fleurs en pot sont renversées. C'est là que l'on voit qu'aucune n'est immortelle. L'eau s'est échappée. La plante meurt de soif. Dépérit. Faute d'entretien, même les plantes mortes meurent. Deviennent poussière. Engraissent-elles ? Sont-elles ferments de vie ?

Pour lui oui. Il réagit. Cela fait bien assez longtemps. Vivant, il veut vivre. Pour ne pas mourir. Pas maintenant. Il a encore tant à faire. Après tout...

Le voilà qui touche la relativité des choses, l'irréalité du réel qui n'est que projection de ce que nous désirons. Changeons de souhaits et la vérité se modifie. Oh ! Stop ! Pas d'amalgame. Réalité et vérité sont deux concepts bien différents. Probablement. Quelle est la cohérence de tout ce bordel ! Pourquoi est-il absolument besoin que l'incohérence d'hier devienne cohérence aujourd'hui sous peine de mort ?

Bien sûr, que tout est relatif puisque l'incohérence est parfois nécessaire sous peine de vie. Quand la vie est condamnation. Quand on n'a pas eu le choix.

Là, la vie est mort à soi. Non, c'est l'existence qui est mort à soi. Cessons de nous tromper. La vie est vie sitôt que l'on vit, quelle que soit la forme de notre existence. Ne mélangeons pas les torchons et les serviettes. Laissons cela à certains politiciens.

2

Aujourd'hui, elle regarde par la fenêtre. Une petite rivière s'étire lentement. De l'huile. Ce devrait être beau. Cela devrait lui plaire. Elle cherche encore et toujours de la vie. Du mouvement. De l'action. Elle n'a jamais pu. Ce n'est pas qu'elle ne veuille pas, non. Simplement, elle n'en a jamais été capable. Comme si le moteur entre sa volonté et ses actes était enrayé. N'avait jamais fonctionné. Pour laisser vivre autour d'elle, elle ne pouvait pas « pomper l'air. »

– Tu verras quand tu seras grande. Tu pourras. En attendant, profite : apprend, regarde.

Tous ces sons, toutes ces images d'un présent qui n'était pas le sien – dont on faisait le sien puisqu'elle n'avait quand même pas la possibilité de s'opposer – ... Toute cette agitation à laquelle d'autres contraignaient Angine tant qu'elle croyait que c'était à elle... Les autres vivaient. Elle, elle regardait. Elle ne pouvait que regarder et sentir s'exacerber son désir dans un recoin de sa tête, à son insu – elle a compris cela bien plus tard – en ressentant comme une gêne. C'était comme si son fonctionnement mental était mal

huilé. Il y avait des frottements. Résultat : un malaise ; un mal-être, plutôt.

– Ne le dis pas. On fait tout ce qu’il faut pour toi.

L’eau s’écoule lentement. Les piétons déambulent trop vite. Les voitures passent indifféremment, sans âme car elles ne sont qu’acier. Les oiseaux s’égaient au-dessus de la rivière. Le chien regarde. Seul, le chien voit la rivière, les piétons, les autos et les oiseaux. De sa fenêtre, Angine aperçoit.

Quelques coups de râteau remettent de l’ordre dans les graviers sans cesse foulés. Les aplanissent. Les régularisent sans besoin d’occuper les églises pour se faire un tant soit peu entendre.

Quelles pensées peuvent bien traverser l’esprit du gardien d’un cimetière lorsque, passant le râteau dans les allées, il lit *Ici repose* sur chaque tombe tandis qu’il est le seul à travailler ?

Les fleurs mortes sont tapées dans le compost. Elles serviront peut-être encore. Les visiteurs y jettent aussi leur chewing-gum longuement mâchés ou leurs mégots de cigarettes, leurs canettes vidées ou l’emballage de pique-nique en feuille d’alu...

La mort est vie, quelque part, pour quelqu’un. Elle n’est pas qu’échec puisque certains s’y complaisent, s’y lamentent, gémissent. Emmerdent les autres au passage. Qui savent toujours mieux que les précédents qu’il faut se ressaisir. Que l’on peut se ressaisir. Se reprendre et se relever. Se redresser et avancer la tête si haute que l’on peut ne pas voir les misères. Facile ! Bref, les geigneurs emmerdent les autres. Au passage, ils s’en écartent. Ils créent le vide

autour d'eux-mêmes. Autour des autres, c'est déjà fait. Facile !

Vive la vie, bon sang ! Même pleine de mort. Un échec ne le reste que si l'on n'en sort pas grandit.

3

- J’ai le temps.
- Justement, non.
- ...
- Le temps, qu’autant en emporte le vent.
- Lui, il existe.
- Quoi ?
- Le vent.
- S’il passe par le cendrier, la poussière s’égare.
- S’éparpille ! Vole, vol d’amour vers celle qui...
- Qui ?
- Décidément non, la haine n’est pas le contraire de l’amour.
- Tu m’agaces !
- Allons bon !
- Pour tout te dire, tu me fais franchement chier.
- C’est par là.
- Quoi ?
- La toilette.
- Je te déteste !

– Comme tu m’aimes, mon amour ! Comme tu m’aimes.

– Tu m’emmerdes, à la fin !

– Pour te servir, mon cœur.

– Je... Tu...

– Je t’aime.

– La belle affaire ! Si tu crois t’en tirer par cette pirouette, tu te trompes.

– Tant que je ne te trompe pas, toi, sois heureuse.

– Je...

– Tu...

– Goujat !

– Que de tendres sobriquets...

– Tu ne comprends rien.

– Parce qu’il y a quelque chose à comprendre ?

– Depuis longtemps. Toujours. Je te l’ai dit mille fois.

– Quoi ?

– J’en ai assez de devoir me répéter.

– Restons calme. Répéter quoi ? Parle clairement, pour une fois. Ne tiens pas compte que de ton mode de raisonnement. Admets que je puisse en avoir un autre.

– Tu es incapable de raisonner correctement. Tu le fais de travers. A l’envers. C’est le contraire de...

– Le contraire ?

– Le contraire.

– Qui n’est pas l’inverse de l’opposé, très chère.

– Arrête ! Ecoute ! Entend !

– Je ne fais que ça.

– Si c’était vrai, il y a longtemps que tu aurais compris.

– Quoi ?

– Ce que je veux.

– Et... ce que je veux, moi aussi ?

– Je... Tu... Ce n’est pas. Tu raisones de travers. Tu n’es pas capable de comprendre.

– Quoi, bon sang ? Cesse donc de me rabâcher sans cesse le fait que je ne comprends pas. Dis-moi, une fois, clairement, avec des mots tout simples, ce que, selon toi, je ne comprends pas.

– Tu ne comprends pas ce que je veux.

– Que veux-tu ?

– Que tu me comprennes.

– Me voilà bien avancé.

– Tu vois...

– Quoi ?

– Tu ne comprends pas.

– ...

– Tu n’as rien à dire à ça, n’est-ce pas ? J’ai raison.

– Que vient faire la raison là-dedans ? Le rationalisme. Sois moins pragmatique, de temps en temps. Sois plus spontanée. Sois-toi sans fioritures pseudo-sociales. Sans fard ou autre artifice qui te cache. A toi-même bien avant de te masquer aux autres.

– J’ai toujours appris... Ça a toujours marché.

– C’est faux. Tu te mens. Tu le sais. De quoi te protèges-tu ? De quoi as-tu peur ? Pourquoi est-il important pour toi d’avoir peur ?

– Au contraire !

- C’est bien ce que je dis.
- Ça ne va pas.
- Nous avons tout pour que tout aille bien.
- Non, tu ne veux pas...
- Quoi ?
- Comprendre.
- Ça suffit ! Cette fois, tu exagères. Explique-toi une fois clairement. Tout ira mieux pour tout le monde.
- Tout le monde ?
- Nous deux, en tout cas.
- Je l’ai déjà fais.
- Tout ce que tu as fait, c’est de me répéter sans cesse que je ne comprends pas, que je ne te comprends pas, que je ne sais pas ce que tu veux, que...
- Je te l’ai déjà dit.
- Clairement ?
- Pour moi, ça va de soi.
- Pour toi.
- Tu vois ? Tu n’es pas capable de comprendre. Tu ne retiens pas.
- Que dois-je retenir ?
- Ce que je t’ai déjà dit.
- Qui n’était pas clair.
- Pas pour moi.
- Cela va de soi.
- Ah ! Tu commences à comprendre.

4

Le vieux chien est assis de l'autre côté de la rivière, au bord. Il regarde l'eau. De temps à autre, il lève lourdement la tête, – c'est qu'il est bien faible, maintenant-, et la tourne lentement en entendant des pas. Un enfant ? Une femme ? Un homme ? Un de ses congénères ? De son regard fatigué, les yeux ternes, il regarde. Il attend, content parce que tous les familiers qui passent par là – ils sont nombreux – lui accordent une caresse ou quelques mots affectueux. Même les autres chiens ne le taquent pas, comme s'ils savaient, comme s'ils sentaient... Ils le respectent tous. C'est leur doyen de la ville. Ils s'asseyent parfois quelques minutes à côté de lui, fiers d'être près de l'ancien. Puis ils repartent jouer plus loin. Le vieux chien reprend son attente fixée sur la rivière qui s'écoule très calmement, tellement qu'il peut s'y voir, à l'aise, en penchant la tête.

Avant, pendant, après. Le temps est pure invention humaine. Aussi sûr que Dieu est pur esprit. On le veut semblable. On l'imagine de chair et d'os. On ne voit la personne qu'avec une apparence représentable. On

veut – besoin de la limite – se le représenter, se le rendre physiquement présent.

L'invention du temps a engendré le stress et la mortalité. C'est pour cela que d'aucuns ont une montre tandis que certains ont le temps. Ces derniers, ceux qui l'ont, savent que le temps n'existe pas. La vie existe, oui. A vivre. Vivons-là. A fond. Pleinement. Sans l'enfermer dans les limites du temps que nous inventons.

L'existence n'est la vie que par l'organisation que l'on en fait. Qui évolue, qui se modifie en fonction des circonstances, du changement des mentalités, de ce que l'on apprend, de nos souffrances dites de vie alors qu'elles ne sont jamais qu'existentielles.

La mort n'a rien à voir avec la vie. Elle n'en est même pas le contraire. Surtout pas. La mort est en rapport direct avec l'existence. Elle en marque la fin tandis que la vie continue.

S'il ne parlait pas alors qu'il en brûlait d'envie, c'est parce qu'il songeait qu'il était près d'elle. A ses côtés. De l'autre côté du mur. De la pierre.

Il était debout. Elle... Non, ce n'était plus elle. La vie l'avait quittée, elle ; pas lui puisqu'elle continue. Son existence à lui se poursuit ; la sienne, à elle, est finie.

Se demander ce qu'elle aurait dit de la circonstance n'est pas toujours imaginer, certes. C'est parfois transposer en fonction de ce qu'elle était, ce qu'elle pensait, ce qu'elle voulait. Si on le sait vraiment. Si on l'a lu sur elle. Pas si on a interprété, compris en fonction d'autre chose qu'elle.

Se dire qu'elle verrait les choses d'une certaine manière qui ne répond qu'à la projection que nous

faisons de ce que nous souhaitons qu'elle soit devenue n'est qu'imagination. Ce n'est pas tordu. C'est humain. Ce qui est tordu, voire pervers, c'est d'affirmer sa propre certitude à soi d'avoir raison.

Heureusement, l'alignement des graviers ne se disloquent que lors des événements. Et encore ! Pas tous. Uniquement ceux des allées qui conduisent à la tombe ouverte. Pour le reste, une fois par an, peut-être...

Devant sa tombe à elle, pas de problème. Elle se situe au fond. L'administration n'a pas encore mis de gravier. C'est la terre battue.

Il n'y a qu'un nom, sur la croix. Même pas le sien. Il restait une place dans le caveau de l'autre famille. Autant économiser.

Le vieux chien quitte son poste d'observation et s'en retourne – chez ses maîtres ? – quelque part ailleurs, autre part. Angine quitte la fenêtre. Il fait partie de son décor habituel, de son environnement visuel. Elle ne sait plus depuis quand elle le voit souvent au bord de l'eau.

Angine se sent subitement à l'aise.

– Je ne me demande pas moins pour autant ce que j'attends. Peut-être de nouveaux échecs. Je fonctionne comme cela. L'attente m'autodétruit-elle ? Est-ce que je meurs ma vie ? C'est donc que je ne la vis pas comme je le voudrais. Bon sang, si je savais ! Qu'est-ce que je veux, misère ? Si quelqu'un le sait, qu'il me le dise. Vouloir vivre en se sentant ne pas vivre sans pour cela être mort physiquement, c'est... Ce n'est pas... Voilà qui m'apprend que la mort n'est pas le contraire de la vie. Ce n'en est qu'un aspect. Le contraire de la vie, c'est l'indifférence. Or, je ne suis pas indifférente car l'envie est en moi. Donc je vis.

5

- Tout va de travers, soupire Ron.
- Non, lâche paisiblement Angine.
- Pourtant...
- Tout est à l'envers.
- De quel droit... ? Peut-être.
- Sans doute.
- Je ne sais pas.
- Donc tu sais, sourit-elle tout en douceur.
- Je sens, précise Ron sur le même ton en posant ses mains sur ses épaules.

Elle est assise, lui debout derrière elle. Seuls dans la pièce, ils parlent.

- Evidemment !

Ron la masse tendrement pendant quelques instants. Elle lève sa main droite, la pose sur celle de son ami et tourne sa tête vers lui, le visage radieusement serein.

- Donc, tout va à l'envers, reprend-il.
- Est, affirme Angine en posant sa main avec l'autre, sur ses genoux.
- Que... ?

– Tout est à l’envers, répète-t-elle.

– Soit.

– Ferme les yeux, l’incite-t-elle. Regarde.

Surpris, Ron se tait. Elle le regarde à nouveau.

– Oui, oui ! Ferme tes yeux.

Il obtempère avec un sourire.

– Je ne vois plus rien.

– menteur !

– Je vois nettement mieux lorsque mes yeux sont ouverts.

– Normalement.

– Mais...

– Regardes-tu, quand tu as les yeux ouverts ?

– En tout cas, je vois !

– Regardes-tu ?

Il réfléchit un instant.

– Quand mes yeux sont ouverts... C’est absurde !, réagit-il en ouvrant ses yeux tout en ponctuant ses propos d’un appui plus prononcé de ses mains sur les épaules d’Angine.

– Les aveugles regardent mieux... parce qu’ils ne voient pas. Les sourds entendent plus... parce qu’ils ne peuvent pas écouter.

– Et les muets, alors ?

– Les muets savent mieux que quiconque que les seules choses importantes à dire ne se prononcent pas avec les mots. La pluie et le beau temps, les discutailleries politiques, le climat social et l’atmosphère boursière...

– On n’en a rien à foutre !

– Ils n'en ont rien à foutre, pas « on ». Toi, tu en as à foutre, même si tu prétends le contraire en sachant très bien que tu ne leurres personne. Tous les autres en ont à foutre. Tous les handicapés sociaux que nous sommes.

– Tu...

– Tout le monde le pense, d'une manière ou d'une autre. Certains consciemment, d'autres inconsciemment.

– Pourtant, tout le monde...

– Tout le monde a peur, simplement peur.

– De quoi ?

– De ne pas être ce que tout le monde croit qu'il doit être.

– Qu'est-ce que... ?

– Ça rend malade. Cancer psychique. Il se métastase, se généralise, devient social. Regarde-nous. Tous. Nous sommes tous des cancéreux. Nous sommes tous irradiés, « chimisés », génétiquement perturbés.

– Qu'est-ce qui est normal ?, ironise Ron. Qu'est-ce qui ne l'est pas ?

– Plutôt : qu'est-ce qui est normal et anormal ?, le reprend Angine. Qui est anormal et normal ? C'est la même chose.

– Je ne te suis plus, s'étonne-t-il.

– Si, tu me suis ! Tu le sais très bien. Tu es tout à fait d'accord. Si on est normal, ce n'est que parce que cette normalité nous est naturelle. Si on est anormal, ce n'est que parce que cette anormalité nous est naturelle.

– Cela dépend du point de vue au départ duquel...

– On s'en fout, du point de vue !, s'amuse Angine.
Ce qui paraît normal pour l'un peut être anormal pour l'autre et inversement.

Il médite quelques secondes.

– Tu as raison, constate-t-il.

– S'il te semble anormal que je n'aime pas l'organisation de la société, je te considère anormal de ne rien vouloir y changer.

– Je vis dedans ! J'y suis bien. Pourquoi... ?

– C. Q. F. D. ! Il est naturel pour toi que tu t'en contentes. Pour moi, il est naturel de vouloir améliorer certaines choses. Ce qui t'est naturel t'est normal. En l'occurrence, ce qui m'est naturel t'est anormal.

– C'est bien ce que je disais : tout va de travers.

– S'il te plaît, Ron, tout est à l'envers. La haine n'est pas le contraire de l'amour. La haine et l'amour sont une même chose. La haine est de l'amour sous zéro. Le thermomètre de l'amour a aussi une graduation négative. Le mal n'est pas le contraire du bien. Il est du bien négatif. Même chose pour le malheur par rapport au bonheur. Un divorce lui-même n'est qu'une étape d'un mariage. Etre adversaire n'est qu'une manière d'être dans un partenariat. La mort n'est qu'une étape de la vie. Les contraires ne sont jamais ceux que l'on croit.

– Tu devrais te faire soigner, ma belle !.

– Pour guérir de quoi ? De ma vie ? Non merci ! Je me porte très bien.

– Tu m'as pourtant l'air bien perturbée...

– Moi ! Pas du tout. Ce que je te dis te trouble. C'est toi que cela perturbe. Le problème n'est pas chez moi. Ne projette pas.

- Je ne suis pas fou.
- Moi non plus.
- Un de nous deux...
- Pourquoi ?

Elle marque le point. Il marque un temps d'arrêt.

- Si je ne te connaissais pas...
- Ah ! Tu me connais ?
- Je crois, oui.

– Comme on se connaît selon la norme. Comme on se connaît comme tout le monde se connaît, comme tous les couples se connaissent.

– Arrête ! Ne gâche rien. Nous, on va bien, non ? Nous nous connaissons depuis un certain temps. Nous vivons ensemble. Nous nous frottons bien. Nous... Nous...

- Pas de panique !
- Pourquoi plaisantes-tu avec ça ?
- Avec quoi ?
- Nous.

– Je ne plaisante pas. Je désire sortir des sentiers battus. Je veux quitter ce qui est entendu. Je veux me nettoyer de la couche de freins malade dont on m'a couverte. Qui me coince. Voilà ! C'est ça : je veux me décoincer.

– Autrement dit, tu veux être différente de tout le monde.

- Ça ne te plairait pas ?
- Pour moi, tu es bien comme tu es. Tu es déjà différente de toutes les autres. Tu es ma compagne.
- Fi-ni !
- Quoi ?

– Je ne veux plus !
– Quoi ?
– Etre ta compagne.
– Mais..., s'étrangle Ron en lâchant les épaules d'Angine.

Elle se lève prestement, contourne son siège tandis qu'il recule d'un pas et se place juste devant lui, tout près de lui. Elle le touche presque. Une distance infime les sépare. Le regard de Ron le révèle un peu perdu bien que confiant. Ils se connaissent depuis assez longtemps.

– Comprends-moi bien, lui murmure Angine. Je t'aime encore toujours et de plus en plus mais je ne veux plus être ta compagne.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux être ta complice.

Il s'attendait à quelque chose. Il était certain que... Evidemment, une fois de plus, elle le désarçonne. Leurs yeux brillent. Ils se regardent longuement. Quelle douceur, cette profonde caresse pénétrante ! Quelle fraîcheur, ce contact physique sans se toucher. Quel bonheur, de se sentir l'un en l'autre.

– C'est la même chose !

– Que non point, mon chéri !

– Stop ! Arrête ! Reviens parmi nous, de grâce. Redescend. Retrouve-moi ; rejoins-moi. Ne me fais pas perdre la tête.

– Tu me veux ?

– Oh ! Oui, je te veux. Normale. Totalement normale. Euh... ! Non : naturelle, complètement naturelle. Comme je te connais. Comme tu es toujours. Comme tu as toujours été.